

Être proche pour raconter des histoires

Stephan GRAWEZ

ROGER JOB : UN PHOTOJOURNALISTE *BAROUDEUR UN BRIN PHILOSOPHE*

Ancien reporter dans des conflits internationaux ou lors de catastrophes naturelles, Roger Job se consacre principalement aujourd'hui à l'enseignement. Tout en poursuivant, comme photjournaliste, son approche de sujets sensibles plus près de chez lui, notamment dans des hôpitaux. Deux expos sont annoncées.

« **U**n photojournaliste est un journaliste qui prend des photos. Dans le journalisme, on n'est pas obligé d'aller au plus près des choses, tandis qu'avec un appareil photo, on y est contraint pour raconter des histoires. C'est un fantastique alibi pour se rendre dans des tas d'endroits où l'on n'irait pas sans un appareil » explique, goguenard, Roger Job. Aujourd'hui professeur invité à l'Institut des Hautes Études des Communications Sociales (IHECS) de Bruxelles, il a couvert de nombreux conflits ou catastrophes autour du globe. Une période qu'il ne regrette nullement, même s'il admet qu'en plus du cran, il fallait un peu de folie. « J'avais fait un stage à l'agence Gamma à Paris et je m'étais rendu compte que j'adorais cela. Grâce à mes parents, chez qui j'ai pu rester un an ou deux, je n'avais pas de loyer à payer. Cela m'a permis de consacrer mes premières rentrées à mon travail. Je partais à l'étranger en faisant du stop sur les aéroports. Je prenais des avions-cargos et je mettais parfois trois jours pour arriver là où je voulais aller. Souvent, je passais par Le Caire grâce à une combine avec des pilotes libanais. Contre cent dollars, vous pouviez voyager dans les soutes, tout de même chauffées et équipées de quelques sièges. » Pendant vingt ans, ses photos seront publiées dans *Newsweek*, *Le Monde*, *le Figaro*, *Paris Match*, *Le Soir*...

LE RISQUE DE L'HABITUDE

Jusqu'au milieu des années 2000, Roger Job témoigne des guerres au Congo, au Rwanda, au Burundi, en Sierra Leone, au Liberia... Il photographie la fin de l'URSS et d'autres conflits dans les ex-républiques soviétiques. « Dès qu'un truc bougeait, je partais en free-lance. J'ai couvert des catastrophes aux Philippines, le tremblement de terre en Arménie. Là aussi, je sautais dans des avions d'aide humanitaire, raconte-t-il, admettant qu'il ne referait plus certaines choses aujourd'hui. J'ai eu beaucoup de chance, et je me suis dit qu'elle risquait de tourner un jour. Je me suis parfois retrouvé dans des trucs vraiment hard où j'ai risqué ma vie. Une voiture devant moi qui se fait mitrailler ou une balle qui traverse le pare-brise et vient se loger entre mon index et mon pouce lors d'un reportage en Bosnie... Un jour, tu te dis que ton capital-chance est bouffé ! »

La naissance de sa fille, puis une certaine philosophie ont raison de ce baroudeur. « Quand on a longuement fréquenté la misère, il y a un moment où cela peut basculer. Comme une menace qui pend, avec le risque d'accepter une forme de cynisme et de s'habituer, de devenir froid et insensible. Je pense que j'ai arrêté juste à temps. »

Car l'appareil photo est une barrière de protection. C'est au retour, lors du choix des tirages, que la distance s'efface. « Chez Gamma, on étalait les diapos sur de grandes tables lumineuses. J'étais parfois dégoûté ou profondément choqué des images à ce moment-là. Quand vous êtes dans l'action, il faut faire gaffe à ses fesses et vous êtes concentré sur la technique pour une bonne prise de vue. Je ne dis pas que l'on est insensible, mais on est aussi là pour raconter des choses. Et puis, si on ne le fait pas, on est venu pour rien. »

À cela s'ajoute une immense responsabilité vis-à-vis des témoins. « Des gens s'en remettent à vous. Ils vous confient – non pas leur vie – mais leur présence. Ils vous disent : fais des photos de nous et de ce que l'on vit pour le moment, parce que demain, on ne sera peut-être plus là. Il faut que le monde sache ce que l'on subit ici. »

DU LOINTAIN AU PLUS PROCHE

Dans son parcours de photojournaliste sont ensuite venus d'autres reportages plus proches et moins risqués. « Il ne faut pas forcément aller loin, mais prendre le temps de s'immerger dans des milieux de rencontres, comprendre, et après pouvoir expliquer. C'est un peu le drame du journalisme aujourd'hui : tout doit aller vite, le temps long ne passe plus dans les médias. » Si son travail reste toujours branché sur une touche sociale, il s'est également ouvert à une forme de contemplation. En 2011, Roger Job reçoit le Nikon Press Award et le Days Japan Jury Award pour son travail sur les pasteurs nomades du Turkana (Kenya). Un livre, *Les derniers premiers hommes* (2012) et une expo seront réalisés avec la collaboration du Musée de la photo de Charleroi. En 2019, avec Gaëlle Henkens, il publie *Soleil Noir. Camargue, le peuple du taureau* (Éd. Le Chêne / Hachette), après deux ans passés parmi les éleveurs de chevaux et de taureaux en Camargue. La problématique du réchauffement climatique y est notamment abordée.

Plus récemment, ce sont les questions liées à la santé et au travail qui l'ont mobilisé. « Bien avant le covid, j'avais commencé un reportage à Nivezé sur le métier d'infirmière. Et puis, j'ai été rattrapé moi-même par la maladie. J'ai repris ensuite le reportage à Nivezé ainsi que dans un hôpital à Tournai, en observant les infirmières en soins palliatifs. Normalement, dans ce service, on s'occupe moins médicalement qu'humainement des personnes âgées qui vont partir. Pendant le covid, le travail d'accompagnement a été impossible en présence des familles. Les infirmières étaient seules, avec leurs masques et tout le reste. » Le reportage *Regarder/Voir l'hôpital* lui vaudra le prix Belfius en 2021. L'année dernière, une collaboration avec l'École des Sciences du Travail (UCLouvain) lui a permis de réaliser l'expo *Labeur dans l'âme* consacrée à la représentation des enjeux contemporains du monde du travail et des travailleurs.

AUTO-FINANCEMENT

« Mon métier, c'est du partage, conclut le quinquagénaire, bien conscient du manque d'argent pour financer le travail de temps long. Avant, vous partagiez votre travail dans une gazette. Aujourd'hui, il faut aller à la rencontre des gens par le plus de moyens possibles. » Dans ce contexte, les expositions constituent un créneau porteur. Mais elles doivent être financées... « Je suis devenu un peu comme un directeur de théâtre : je cherche de l'argent pour des projets. Parce que, dans la presse, à l'heure actuelle, plus personne ne va plus me donner dix mille euros pour bosser trois mois sur quelque chose. Les photographes indépendants sont obligés de trouver des bourses, des fondations, des prix... pour pouvoir travailler. »

Dans le cours de photojournalisme “presse magazine et société” qu'il donne à des étudiants en dernière année à l'IHECS, Roger Job ne manque pas de souligner la dureté de ce travail. « Si on veut le faire comme je le fais, on doit s'autofinancer. Ce boulot est plus difficile qu'avant. Quatre cents étudiants sortent des écoles de journalisme chaque année en Belgique francophone. 90% vont faire de la com pour une boîte ou devenir attachés de presse. Les 10% restant feront du journalisme. Pour eux, il faut que le métier soit vital ! » ■

Expo : *Labeur dans l'âme*, 07/02 → 10/03 Arte-Fac, avenue Hippocrate 50, 1200 Bruxelles ☎02/764.43.29 artefac.be
Expo : *Regarder/voir l'hôpital*, 20/02 → 03/03, Centre Hospitalier de Wallonie picarde (CHwapi), rue des Sports 51, 7500 Tournai ; 06 → 17/03, Maison de la Culture de Tournai, avenue des Frères Rimbaut 2.